

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES FAMILLES

CANADIENNES ET ACADIENNES

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ECONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 3. Québec, 30 Avril, 1872. No. 14.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

## SOMMAIRE.

A nos Abonnés.—Dixième entretien sur la famille.—Le culte de la bonne sainte Anne en Canada.—Chronique.—Faits Divers.—Agriculture.—Recettes utiles.—Feuilleton: La Cloche du Père Trinquet.

## A NOS ABONNES.

Le retard apporté à la publication du numéro 13 de la *Gazette des Familles* est dû à ce que M. Léger Brousseau a dû transporter dans un autre local son atelier typographique.

## Dixième entretien sur la Famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS:

Second devoir.—Instruction.—Après la première communion.

UN PÈRE A SES ENFANTS.

(Suite)

Mes chers enfants, voici encore quelques pratiques de dévotion parmi lesquelles vous pourrez

choisir, suivant votre goût et les circonstances où vous vous trouvez. Les neuvaines en l'honneur de Marie ont beaucoup d'attrait pour ses véritables enfants. J'ai connu des mères pieuses et des jeunes filles qui faisaient l'offrande de toutes leurs actions, pendant les neuf jours qui précédaient les principales fêtes de la Vierge Immaculée, en l'honneur de cette Mère chérie. De plus, les uns s'imposaient une petite privation dans leurs repos, mortifiaient leur langue, en s'abstenant de toute parole inutile ou oiseuse ; d'autres faisaient une petite prière, donnaient une petite aumône, ou lisaient un chapitre, dans un livre qui traite des gloires de Marie. Neuf jours ainsi passés et couronnés par la réception des sacrements de pénitence et d'eucharistie, ne peuvent manquer d'obtenir les grâces les plus abondantes.

Il y a des familles où l'on attache une grande importance à la *mortification du samedi*. Ce jour, comme vous le savez, est spécialement consacré à la Ste. Vierge. Ceux qui aiment Marie du fond de leur cœur, ne laissent jamais passer cette journée sans faire quelque chose qui lui soit agréable. Jeûner, mortifier ses yeux, ses oreilles, sa langue, entendre la sainte messe, visiter les malades, voilà quelques unes des pratiques par lesquelles, ils témoignent leur affection à la Très-Sainte Vierge.

Mais voici un saint usage qui est cher à notre Mère céleste entre tous les autres, et auquel nous devons tous attacher la plus grande importance. Je veux parler du chapelet. Il faut que cette pratique soit bien louable, puisque l'Eglise l'encourage d'une manière si pressante, et que de toutes les dévotions en l'honneur de Marie, elle est la plus répandue et la plus populaire. Je pourrais vous citer une foule de grands hommes, de rois, de

reines, de pontifes, de savants distingués, qui récitaient régulièrement leur chapelet, tous les jours. Je ne puis résister au plaisir de vous citer le trait d'un grand roi, Louis XVI. Un religieux fut un jour admis à l'audience de ce souverain, et lui, le trouva récitant son chapelet. Ce bon Père ainsi ayant témoigné sa surprise et les sentiments de respect et d'édification que lui inspirait cette sainte pratique, le monarque lui dit : *« Ne soyez pas tant surpris ; je me fais gloire de dire mon chapelet tous les jours ; c'est une pratique que je tiens de la reine, ma mère, et je serais fâché de passer un seul jour, sans m'en acquitter. »*

J'ai connu une jeune enfant de huit ans, qui, chaque soir, en allant prendre son repos, passait son chapelet autour de son cou, et le récitait jusqu'à ce qu'il s'endormit. Voici un fait bien capable de nous démontrer la toute puissance de cette belle et touchante prière. Un jour, un jeune prêtre qui se trouvait chargé de la desserte d'une congrégation qui avait été en quelque sorte privée de tous secours religieux depuis quatre à cinq ans, eut la douleur de rencontrer, parmi les enfants du cathéchisme, un jeune homme de vingt quatre ans, qui ne savait ni prières, ni les premiers éléments de la religion, mais qui avait, en retour, contracté toutes sortes de vices. A la vue de cet être qui était aussi disgracié au physique qu'au moral, notre jeune prêtre, ne voyant aucun moyen humain, de débrouiller cette intelligence où la plus faible idée des choses célestes paraissait n'avoir jamais pénétré, le mit d'une manière toute spéciale sous la protection de la Mère des délaissés, et s'engagea à dire pour lui, pendant neuf jours consécutifs, le chapelet. Quand cette neuvaine fut terminée, à la grande surprise du missionnaire, le jeune homme

se présente à lui, l'assurant qu'il était capable de réciter le "*Notre Père*," et le "*Je vous salue Marie*." A cette nouvelle, le protecteur reconnut que Marie lui avait obtenu une victoire qui serait suivie de plusieurs autres. En effet, de ce moment, le pauvre ignorant, se mit à réciter lui-même le chapelet tous les jours, et de cet instant, il apprit si vite et si bien prières et catechisme, qu'au bout d'un mois et demi, il était entièrement corrigé de tous ses vices et défauts, et qui plus est, il était aussi le plus intelligent de la bande; et le jour de la première communion, il édifia par sa piété tous ceux qu'il avait scandalisé par ses mauvais propos, ses juréments, ses blasphèmes et ses désordres.

Ce fait, je puis vous l'affirmer, puisque j'en ai été témoin.

Ah! je vous en conjure; ne manquez jamais de réciter votre chapelet, quelque soient vos occupations. Vos jours seront-ils jamais plus occupés que St. François de Sales et de St. Liguori? cependant, ces grands saints n'ont jamais omis cette belle pratique. Quand vous ne pourrez le réciter à genoux, récitez-le en marchant, soit en allant à la promenade ou à vos travaux, ou bien encore, dans votre lit. La Ste. Vierge fera un miracle de miséricorde, si c'est nécessaire, en faveur de celui qui ne manquera jamais à cette dévotion.

Je pourrais encore vous parler du scapulaire, du rosaire, de la prière "*Comme vous*," et des congrégations en l'honneur de la Ste. Vierge, mais je laisse à un autre temps ces sujets importants, pour vous dire un mot d'une autre pratique qui est aujourd'hui répandue par toute la terre, et qui produit les effets les plus merveilleux. Cette louable pratique est le *mois de Marie*. A ces paroles, je vous vois vous incliner et répéter avec tout l'univers

catholique: " *Le mois de Marie, c'est le mois le plus beau.*" Oui, c'est le mois le plus beau, celui qui doit nous être cher entre tous. C'est le mois où la jeune mère vient tous les jours aux pieds de l'autel de Marie pour lui confier sa jeune famille, et demander la santé pour son cher époux. C'est le mois où l'épouse qui a le cœur brisé par les désordres de son mari, par l'inconduite de ses enfants, vient demander pour eux pardon et miséricorde. C'est le mois où le pécheur sent son cœur s'ouvrir à l'espérance et où il ose mêler sa voix à celle des pieux enfants de Marie, pour dire: moi aussi, je suis votre fils, quoiqu'ingrat et rebelle, je sais que vous accourez à mon secours à l'heure du danger, et surtout à l'heure de la mort. C'est le mois où se versent les larmes les plus douces, puisqu'elles sont toujours accompagnées d'espérance, et où se prennent les plus saintes et les plus fortes résolutions. C'est un mois où le cœur de notre Divine Mère, nous est tout grand ouvert et où tous, grands et petits, pauvres et riches, justes et pécheurs peuvent se précipiter avec l'assurance qu'ils seront tous accueillis avec une tendresse sans bornes.

(à continuer.)

#### Le culte de la bonne sainte Anne en Canada.

(Suite.)

Nous ne saurions mieux terminer cette notice historique sur la dévotion à sainte Anne, qu'en faisant part à nos lecteurs des impressions que nous avons éprouvées durant un pèlerinage à la bonne Sainte-Anne, que nous avons fait en 1870. Nous

extrayons ces notes du *Courrier du Canada*, où nous les avons publiées dans le temps :

Mon cher ami,

Vous me demandez les notes que j'ai jetées sur mon carnet pendant mon pèlerinage à la Bonne Sainte-Anne : je vous les livre dans tout leur négligé, telles qu'elles me sont venues sous l'inspiration du moment. Peut-être pourront-elles inspirer quelques bonnes pensées.

Mardi, 26 juillet, fête de sainte Anne, j'étais debout à quatre heures et demie du matin. Le départ du *St. George*, qui devait transporter les pèlerins à la bonne Sainte-Anne, était annoncé pour cinq heures : ce qui n'a pas empêché le bateau de ne laisser le quai Saint-André qu'à six heures. Enfin le vapeur s'ébranle, et nous traversons à la Pointe-Lévi, où un bon nombre de pèlerins viennent se joindre à nous. Le bateau est littéralement encombré ; les pieux enfants d'Erin forment la majorité de ces voyageurs. Beaucoup de mères de famille avec de petits enfants dans les bras, des infirmes, des boiteux, des affligés de toutes sortes : car la bonne sainte Anne a tant de miséricordes pour les misères humaines.

Cette foule n'est ni bruyante, ni empressée ; plusieurs même s'occupent à lire dans leurs livres de piété, ou à réciter leur chapelet. D'autres conversent à demi voix : c'est bien là un peuple de pèlerins. Le recueillement de la foi a posé son doigt sur ces lèvres ; la grâce divine a jeté un doux reflet sur ces bonnes figures.

Le beau soleil de juillet se lève sur les côtes de la Pointe-Lévi, dans une atmosphère tout empourprée et encore moite de la rosée du matin. Une brise fraîche ride la surface du fleuve et agite le feuillage des branches de peupliers et d'érables dont le bateau est tout pavoisé.

Vers huit heures nous arrivons à la bonne Sainte-Anne, où nous avons précédés de quelques minutes,

le *Grondines* qui amène les pèlerins de Deschambault, de la Pointe-aux-Trembles et des paroisses environnantes.

Comme il n'y a pas encore de quai en cet endroit, les passagers sont obligés de subir l'ennui de descendre à terre en chaloupe.

L'église est située au pied du coteau, d'où elle se détache gracieusement sur la verdure des arbres. A une couple de lieues en arrière, la grande montagne de Sainte-Anne ferme majestueusement l'horizon. Tous les abords de l'église, la route, les champs voisins fourmillent de voitures et de pèlerins. Cependant les paroissiens sont retournés dans leurs familles : la messe a été célébrée pour eux des six heures du matin, afin de laisser l'église libre pour les pèlerins.

Plusieurs membres du clergé et les messieurs du Séminaire de Québec, maintenant en vacances au petit cap de Saint-Joachim, sont venus faire leur pèlerinage et assister M. le curé. Les messes et les communions se succèdent sans interruption depuis l'aurore, et l'église est toujours encombrée : ceux qui ne peuvent pénétrer dans la nef se tiennent à genoux en dehors, devant le portail ou aux fenêtres.

A dix heures commence la grand messe des pèlerins, chantée par M. le grand-vicaire Taschereau, Supérieur du Séminaire (1). Ne venez chercher ici ni l'éclat des cérémonies, ni les raffinements de la musique moderne : tout est simple, grave, antique. Le mâle chant grégorien exécuté par des voix de prêtres ; et, à l'offertoire, un cantique chanté par un *savage*, un descendant des Hurons, M. l'abbé Vincent, diacre du diocèse de Québec. La voix mélodieuse de M. l'abbé Vincent, qu'on pourrait appeler le dernier des Hurons, avait un charme tout particulier dans cet antique et vénérable sanctuaire qui a si souvent retenti des belles et naïves voix de ses ancêtres. On ne décrit pas les émotions qu'on éprouve dans un pareil lieu, à pareil jour ; il faut aller les y éprouver

(1) Aujourd'hui Mgr. l'Archevêque de Québec.

soi-même, se mêler à cette foule, prier, chanter, pleurer, jouer avec elle, voir les larmes d'attendrissement couler des yeux, les rayons du ciel tomber en pleines figures, la grâce d'en haut déborder à plein cœur. Comme de coutume, plus d'une béquille a été laissée dans l'église. Il y avait là une dame de New-York qui y était venue l'année dernière : elle avait complètement perdu l'usage d'un œil, et l'autre était presque éteint. Après avoir fait son vœu, elle s'en est retournée guérie. Cette année, elle est encore venue pour renouveler ses actions de grâces à sa bienfaitrice.

Au reste, pour ma part, ce qui m'étonne ici, ce ne sont pas les miracles ; je serais beaucoup plus étonné s'il ne s'en opérât pas. Jésus-Christ, chaque fois qu'il faisait un miracle, disait : "Croyez-vous ?" Et, après le prodige, il ajoutait : "Allez, votre foi vous a guéri." Cette foule croit. Comment les miracles ne s'opéreraient-ils pas ?

Après la messe, suivie de la vénération de la relique de sainte Anne, M. l'abbé Vincent, et mon ami, le savant et trop modeste curé de Saint-Joachim, M. l'abbé Beaumont, nous examinons en curieux les nombreux ex-voto suspendus aux murs du vieux temple.

Au-dessus du maître-autel, qui est fort riche et d'un beau travail, on admire un tableau de sainte Anne dû au pinceau d'un des plus grands peintres français, Lebrun. C'est un présent de M. de Tracy, vice-roi de la Nouvelle-France, dont on aperçoit les armes à l'un des angles du tableau.

Les deux peintures des petits autels sont l'œuvre du père Luc Lefrançois, récollet, mort en 1685. Elles ont été données par Mgr. de Laval.

Voici, maintenant, par ordre, les peintures de la nef, en commençant du côté de l'épître :

- 1o. Un tableau de saint Louis, roi de France.
- 2o. Un petit tableau représentant le vaisseau du roi, *Le Héros*, au moment où il est délivré d'un grand danger.

30. Un ex-voto qui représente le père Pierre... et l'équipage du navire *Le Saint-Esprit*, faisant un vœu à sainte Anne.

40. Une toile où l'on voit le vaisseau de M. Royer engagé dans les glaces et sauvé miraculeusement par l'intercession de sainte Anne. Celle-ci montre paisiblement à lire à la sainte Vierge, sans avoir l'air de s'apercevoir de la scène de danger qui se passe à ses pieds. Au reste, presque tous ces tableaux n'ont d'autre mérite que le souvenir de reconnaissance qui s'y rattache : quelques-uns sont des caricatures.

50. Un ex-voto de Louis Cypret sauvé du naufrage en 1706.

60. Une autre scène de naufrage, où l'on voit l'équipage d'un navire faisant un vœu à sainte Anne et à saint Antoine de Padoue.

70. Au-dessus de la porte latérale, un petit tableau représente grossièrement la forêt et un homme écrasé sous un arbre. Sur l'avant-scène, on aperçoit un petit chien qui a l'air de fuir en emportant quelque chose.

La légende raconte qu'un canadien, nommé Dorval, qui travaillait, avec son chien, dans les bois, aux environs de Tadoussac, fut entraîné par la chute d'un arbre qu'il venait d'abattre, et eut la jambe fracturée. Resté pris sous le tronc sans pouvoir se dégager, et n'espérant aucun secours dans cette solitude, il se recommanda à la bonne sainte Anne qui aussitôt lui inspira un moyen de salut. Il prit un morceau d'écorce, le trempa dans son sang, et le donna à son chien en lui faisant signe d'aller chercher du secours aux habitations. Le fidèle animal comprit la pensée de son maître, et courut au poste de Tadoussac, où son air inquiet et le morceau d'écorce, teint de sang, qu'il jetait aux pieds de ceux qu'il rencontrait, donnèrent l'éveil. Quelques hommes s'empressèrent de suivre le chien qui les guida jusqu'à son maître. Celui-ci, délivré miraculeusement, et guéri en peu de temps, vint accomplir son vœu et déposer cet ex-voto en témoignage de sa reconnaissance.

80. Du côté de l'évangile, à l'entrée de l'escalier du jubé, un petit tableau sur bois, scène de naufrage entre les deux églises de Beauport et de la Pointe-Lévi; caricature effrayante.

90. Naufrage du navire de M. Goulinet.

100. Scène maritime, copiée, d'après un ancien ex-voto, par M. Plamondon. Le navire de M. Juing, marchand de Québec, poursuivi par trois vaisseaux de guerre hollandais, s'échappe miraculeusement par l'intercession de sainte Anne. Au moment d'être pris, un nuage l'enveloppe, le dérobe à la vue de l'ennemi et lui donne le temps d'aller chercher un refuge dans l'embouchure du Saguenay.

110. Sainte Anne et la sainte Vierge, aux pieds desquelles est agenouillée Mademoiselle de Bécancour, des Trois-Rivières, plus tard religieuse ursuline au monastère de Québec, sous le nom de mère de la Sainte-Trinité.

120. Une miniature représentant une dame Riverin de Québec, agenouillée, avec ses quatre enfants, au pied de l'autel de sainte Anne.

130. Un petit tableau représentant le navire le *Saint-François*, du Canada, armé par M. Lamorille, et commandé par Pierre d'Astaritz. Ce vaisseau fut démâté le 29 septembre 1732, et sauvé miraculeusement.

Des faisceaux de béquilles sont accrochés çà et là aux corniches de l'église.

Partout, dans cette maison de Dieu, on touche, du doigt le surnaturel: chacun de ces objets, témoin du passé, vous crie: "Miracle." Et vous tombez à genoux, adorant ce Dieu qui, aujourd'hui, comme autrefois, passe parmi nous en faisant le bien.

Je m'informe de M. l'abbé Beaumont d'où vient cette odeur de parfums répandue dans toute la nef. C'est du baumé, me dit-il, que les pèlerins cueillent au bord du chemin, où il croît en abondance, et auquel ils attribuent des vertus curatives.

Au sortir de l'église, nous allons visiter le paysage

environnant. Enfin, l'heure du départ arrivée, et le sifflet du bateau à vapeur se fait entendre. Nous allons rendre un dernier hommage à la bonne sainte Anne, serrer la main de M. le curé, et nous rejoignons la longue procession des pèlerins se dirigeant vers le *St. George*, qui nous ramène, dans la soirée, à notre bonne ville de Québec.

(à continuer.)

---

**CHRONIQUE**

MGR. DEMERS. — SES MISSIONS.

(Suite.)

“ Oh ! continue-t-il, que n'étais-je un François-Xavier, pour souffrir en saint cette peine que Dieu m'envoyait, sans doute dans sa miséricorde, pour me mettre sous les yeux, ma faiblesse et mon incapacité ! Je fis mon sacrifice de bon cœur, et je fus soulagé. Cependant, je passai la semaine entière dans ces perplexités ; et ce ne fut que le samedi, fort tard dans l'après-midi que je vis arriver mon fidèle compagnon, avec un guide qui, cette fois fut constant. Je me jetai à genoux, pour remercier Dieu de ne m'avoir pas abandonné, et le jour suivant, de grand matin, nous étions en marche. La chaleur était plus que suffisante, et cet inconvénient nous mis en grand retard. Ce ne fut donc que le 17 juillet que nous arrivâmes à Codville, vingt cinq jours après notre départ de Vancouver. M. Archibald McDonald, commandant du poste, me reçut avec beaucoup de bienveillance, et mon arrivée causa une vive satisfaction aux canadiens. De leur côté, les sauvages se montrèrent empressés à me témoigner le plaisir qu'ils ressentaient de me revoir, et m'en donner des témoignages qui me firent juger que notre passage chez eux, l'année précédente, n'y avait pas été sans fruit.

“ Un homme vertueux nommé Brown, avait enseigné les prières aux sauvages, pendant notre absence. Ces pauvres sauvagesse faisaient une joie inexprimable de me faire connaître leur progrès dans les prières ainsi que dans le catéchisme. On ne saurait dire le bonheur de ces hommes affamés du pain de la parole divine, quand ils avaient compris et retenu quelques unes des vérités de notre sainte religion. Quel bien ne ferait pas un missionnaire résidant, au milieu d'un peuple si parfaitement docile aux grâces du Seigneur.

“ Quant aux canadiens, les femmes qu'ils ont prises, deviennent un obstacle à leur retour à la vertu, cependant, il y eut des grandes victoires de remportées.....”

Après avoir passé 35 jours au milieu de ces chers néophytes, baptisé 36 enfants, entendu un grand nombre de confessions, M. Demers partit de Colville, le 22 août, pour passer par Okanagan et Wallawalla. Le missionnaire arriva au premier de ces postes, en six jours de marche. Voici ce qu'il écrit de ce voyage : “ La chaleur était étouffante ; il n'y avait, pour ainsi dire, point d'air. Le feu ayant passé dans les prairies, le sol ne présentait plus qu'une surface grillée et sans verdure. C'est à peine si l'on rencontrait, ça et là, quelques coins épargnés où l'on pouvait trouver de l'herbe pour les chevaux. L'eau nous manquait, et le plus souvent, nous fûmes réduits à étancher notre soif avec de l'eau corrompue. Le poste d'Okanagan, situé sur la rive droite de la rivière Colombie, a un sol insalubre, stérile, et son climat est très dur. Cependant la population qu'on y trouve, est avide de la parole de Dieu. J'eus le plaisir d'y rencontrer un chrétien zélé, du nom de Robillard, qui avait enseigné les prières aux sauvages. Ce secours nes-

péré me sauva bien des peines, dans cette mission. Là, ainsi qu'à Calville, je réussis à faire renvoyer, par les canadiens, les femmes qu'ils ne pouvaient consciencieusement garder. Mais, au milieu de mes chers sauvages, je devais rencontrer un sujet d'amer chagrin; et Dieu me le destinait, pour me faire souvenir que je ne suis qu'un instrument imparfait de sa providence. J'eus la douleur de rencontrer un misérable chrétien, qui, après avoir été instruit, à la Rivière Rouge, devint en ces lieux, un sujet de scandale, par la dépravation de ses mœurs. Foulant aux pieds la loi de Dieu qu'il avait apprise et pratiquée pendant quelque temps, ce misérable poussa le cynisme jusqu'à épouser trois femmes. De plus, il travaille par ses discours, à inspirer de la défiance aux sauvages, contre le missionnaire, et même à ternir, par la calomnie, son caractère dont ils ont une si haute idée. Avec l'aide de la grâce, ce nuage se dissipa bientôt; la foi n'en devint que plus vive; et la croix de Jésus-Christ, plantée dans les champs incultes de la barbarie, attirera sous son ombre, les populations éparses de la Colombie, et les civilisera. C'est le grain de sénévé, qui doit produire un grand arbre où les oiseaux du ciel viendront se reposer."

Après avoir passé neuf jours dans ce poste, M. Demers traversa la rivière Colombie pour se rendre à Wallawalla. — Après une courte mission en cet endroit, il en repartait pour Vancouver où il arriva le 1er octobre, après une absence de trois mois, vingt-deux jours.

Le printemps suivant, M. Demers fut encore choisi, pour porter la bonne nouvelle au fort Nesqually; parti de Vancouver le 15 avril, il arriva en cet endroit le 21, accablé de fatigues, après une marche de six jours, accompagnée de pluies froides

et continuelles, et couchant toujours sur une terre humide. A son arrivée dans ce fort, M. Demers y trouva un grand nombre de sauvages accourus de toutes parts, pour voir le *grand chef des Français*, et suivre ses instructions, mais un incident imprévu faillût troubler la mission commencée sous d'heureux auspices. M. Kitson, le commandant de ce poste, par une sage prudence, ne voulut point permettre l'entrée du fort à cette multitude de sauvages, et leur ordonna de se tenir en dehors des remparts, qui n'étaient rien autre chose que des palissades. Cet ordre fut suivi d'une grande confusion, et un sauvage plus hardi que les autres, ayant été repoussé un peu brusquement par le commandant, il en résulta un soulèvement qui serait devenu désastreux, si la présence du missionnaire n'eût apaisé comme par enchantement, cette foule indomptée. Là encore on put voir l'influence salutaire que la religion exerce sur le cœur de l'homme, en maîtrisant des passions fougueuses qui ne sauraient obéir à d'autres maîtres. Qui n'admirerait, en effet, ce prodige du sentiment religieux, dans cette foule de sauvages, encore sans notion du christianisme qu'on vient leur annoncer de 1800 lieues.

M. Demers fut donc obligé de sortir du fort, pour instruire ce pauvre peuple, qui pendant tout le temps de la mission, témoigna la plus parfaite docilité à ses avis. La première messe fut célébrée en présence du commandant et de tous les employés du poste.

Les sauvages arrivaient tous les jours en foule, et, vers le milieu de la mission, on en compta de 22 nations différentes.

(à continuer.)

**FAITS-DIVERS.**  
**LA CHAPELLE DU PRÉCIEUX-SANG.**—Les travaux de cette chapelle vont à pas de géants. Sur les murs de fondation, qui sont en pierre et qui ont de huit à neuf pieds de hauteur, s'en élèvent d'autres en brique qui ont déjà une élévation de 15 à 16 pieds. Pas moins de vingt ouvriers sont à l'œuvre. Le progrès rapide de cette grande et pieuse entreprise est dû au zèle infatigable du Révd. M. Lecours, curé de N.-Dame de St. Hyacinthe, qui pour arriver à son but si louable, met à contribution sa santé, son repos et ses ressources. Mais les amis de l'œuvre doivent savoir que ce prêtre infatigable a déjà été forcé de contracter une dette de \$6,000 et que cette somme ainsi que les souscriptions déjà reçues, seront insuffisantes pour compléter l'œuvre.

Qu'on n'oublie pas que la souscription n'est que de vingt cinq centins, et qu'en donnant cette somme une fois pour tout, le bienfaiteur aura son nom inscrit sous le maître-autel et aura part à une messe qui se dira tous les mois, dans cette chappelle, ainsi qu'aux prières de cette pieuse communauté. Quel est l'homme animé de l'esprit de foi qui pourrait refuser de s'imposer un si léger sacrifice, pour s'assurer de si grands avantages?

**DÉFINITION DE L'IVRESSE.**—On a trouvé dans un vieux manuscrit, cette définition de l'ivresse:

“Lorsque Adam eut planté la vigne, satan vint l'arroser avec le sang d'un paon. Lorsque les grappes parurent, il l'arrosa avec le sang d'un lion. Lorsque le raisin fut mûr, il l'arrosa du sang d'un cochon.

“La vigne, abreuvée du sang de ces quatre animaux, en a pris les différents caractères. Ainsi, aux premiers verres de vins, le sang d'un buveur devient toujours plus animé; sa vivacité plus grande, ses cou-

leurs plus vermeilles; dans cet état, il a l'éclat d'un paon. Les fumées de cette liqueur commencent-elles à lui monter dans la tête, il est gai, il saute, il gambade comme un singe. Livressé le saisit-elle, il est un lion furieux. Est-elle à son comble, semblable au quatrième animal, il tombe, se vautre, s'étend et s'endort.

—En 1870, New-York paya \$28,403,850 de taxes soit \$29.08 par tête. Pendant la même année Boston a payé \$9,050,426 ou \$36 par tête.

## AGRICULTURE.

### CAUSERIE.

#### Le curé et ses habitants.

#### LES SECRETS DU PETIT BAPTISTE.

*M. le curé.*—Grâce à l'engrais humain, mes amis, la Chine qui sous bien des rapports peut en montrer aux pays les plus civilisés; a su conserver son sol aussi jeune et aussi fertile que du temps d'Abraham, et le blé qu'on y cultive encore aujourd'hui, rend vingt cinq fois et plus sa semence. Aussi là, on attache un si grand prix à cet engrais, que pas un paysan Chinois, ne va à la ville, sans rapporter, aux deux extrémités de son bambon (bâton) deux sceaux de matières fécales.

Le cultivateur Japonnais n'est pas moins friand de cet engrais; aussi sa culture est supérieure à celle de tous les peuples de l'Europe. Voici la preuve de cet avancée:

—La superficie de l'empire japonais est, à peu près,

la même que celle de l'Angleterre réunie à l'Irlande : mais il contient une population au moins double ; cependant la Grande-Bretagne est obligée, chaque année, d'importer des céréales, en grande quantité, des pays étrangers, ainsi que des engrais, pour fertiliser son sol. Le Japon, au contraire n'achète ni grain ni engrais, d'ailleurs, mais il vend, en abondance, aux autres pays, des céréales de toute espèce.

Là, toutes les terres sont divisées en lots de 2 à 5 arpents chacun, et chaque propriétaire vit, avec le revenu de ce petit champ, qu'il transforme en jardin ; et les excréments humains constituent le principal et le seul engrais.

Là encore, les villes renvoient régulièrement aux campagnes toutes les matières fécales qui s'y produisent, en échange des produits alimentaires qu'elles en reçoivent.

Dans toute l'étendue de l'empire, on met le plus grand soin à conserver les vidanges, et les latrines forment une partie essentielle de la cabane du pauvre, aussi bien que de la demeure du riche. On place dans la fosse un vase ou une boîte munie d'oreilles saillantes, destinées à recevoir un bâton, pour faciliter le transport.

Dans les villes, on voit de bonne heure, le matin, des milliers de bateaux chargés de vases remplis de ces précieuses matières, qu'ils transportent aux parties les plus éloignées du pays. Ces bateaux vont et viennent, avec la régularité de la malle. Dans le cours de l'après-midi, on rencontre, sur les voies publiques, de longue suite de voitures, qui, après avoir transporté, à la ville la plus voisine, les produits des champs, en reviennent chargées de ces matières, venant d'être extraites des fosses d'aisance. On a même le courage de parcourir ainsi de

200 à 300 milles de distance, pour se procurer ces engrais. Si le champ d'un Japonais se trouve auprès d'une place publique, d'un grand chemin, d'un sentier, etc., il enfonce un tonneau ou un vase quelconque auprès de cette route, et il s'y tient lui ou un des siens, pour inviter les passants à s'en servir. "Pour démontrer dit le Dr. Moran, voyageant dans ce pays, jusqu'à quel point on y apprécie la valeur des engrais humains, je n'aurai qu'à rapporter le fait que, dans mes courses à travers cet empire, même dans les vallées les plus reculées, près des habitations les plus pauvres, je n'ai jamais pu découvrir la moindre trace d'envoitements humains; pas même dans les coins les plus secrets, les lieux les plus masqués." Et il ajoute, "quelle différence, parmi nous, en Allemagne." Et quelle différence encore plus grande parmi nous, en Canada, où l'on voit des traces partout, même au près des lieux destinés à recevoir ces matières.

Pour nous convaincre que le peuple Chinois aussi a, en quelque sorte, un respect religieux pour cet engrais, et y attache le prix de l'or, voici une petite anecdote qui va vous étonner: Un jour, un Chinois rencontre un Anglais dont lui et les siens avaient à se plaindre; après l'avoir saisi à la gorge, il lui dit dans sa langue: "Gueux d'Anglais, il y a assez longtemps que vous nous empoisonnez avec votre opium, il est temps que je m'en venge: *la bourse ou la vie!* — L'Anglais, tout tremblant, s'exécute aussitôt, tire une longue bourse, et va la mettre entre les mains de son ennemi. Mais, celui-ci, la refuse avec dédain, en s'écriant: "ce n'est pas cela que je demande, dépose dans mon vase, et voilà tout." Notre Anglais très-satisfait de l'échange, ne se le fait pas dire deux fois.

Voici un autre fait rapporté par un touriste français. Comme il logeait dans un hôtel qui ne paraissait pas pourvu de toutes les commodités, le soir il profita des ténèbres pour aller déposer dans un coin de la cour. Sa besogne terminée, il alla se coucher tranquillement, bien persuadé qu'il pourrait laisser cette demeure, avant que son méfait fut découvert. Mais il avait compté sans l'odorat si délicat de ses hôtes. Le lendemain, de grand matin, il fut réveillé en sursaut par des cris, des vociférations qui annonçaient une lutte sérieuse. Aussitôt, il saute de son lit, ouvre sa fenêtre, et à sa grande surprise, il reconnaît qu'on a découvert son dépôt, et que trois gaillards s'en disputent la propriété comme celle d'un précieux trésor. La dispute ne se termina que par le partage égal de la *trouaille*. De plus, notre voyageur eut la confusion d'entendre dire par l'un de ceux qui avait partagé la déponille : "Il n'y a qu'un Européen, qu'un barbare, capable d'un pareil méfait."

Ce peuple porte si loin l'économie, quand il s'agit de cet engrais que, si un individu pressé par la nature n'a pas le temps de se rendre à une fosse d'aisance, et se trouve forcé de se mettre à l'ombre de la première borne venue, le cultivateur, qui a le premier connaissance de cet accident, accourt en toute hâte, et s'il manque d'un porte-ordure, il enferme, avec respect, la *trouaille* dans son mouchoir. Je vous vois rire, et je suis loin de vous le reprocher, puisque les trois derniers traits que je viens de rapporter ne sont rien moins que ridicules; cependant vous ne pouvez vous défendre d'admettre qu'un grand peuple qui a trouvé le moyen de maintenir la fertilité de ses champs depuis des milliers d'années, est tout à fait digne d'éloges, et que, les excréments humains qui constituent son

seul engrais, doit être recueilli avec le plus grand soin par tous les cultivateurs qui veulent faire rendre à leur terre toute la richesse qu'elle recèle.

*Les habitants.*—Si nous avons ri, Monsieur le curé, cela ne nous empêche pas d'être reconnaissants pour toutes les bonnes et belles choses que vous nous avez dites sur l'engrais humain ; et tout cela, soyez en sûr, nous prouve que le Père Vasseur a bien raison de dire que les Chinois, malgré leur barbarie, peuvent nous faire plus d'une leçon.

### Recettes utiles.

#### POUR DÉTRUIRE LES PUNAISES.

Frottez le bois de lit avec de l'huile de charbon ; cette seule substance est excellente. Mais pour la rendre plus efficace, achetez pour douze centins de mercure et ajoutez-le à l'huile ; et introduisez le mélange dans toutes les fissures de la couchette, les insectes disparaîtront bientôt. Le bois du lit aura dû être préalablement échaudé, puis séché ; après quoi, vous introduirez le mélange avec une plume.

*Pour empêcher les ustensiles en fer de rouiller.*—Chauffez le vase et frottez-le avec de la cire d'abeilles, mettez-le ensuite sur le feu jusqu'à ce qu'il ait absorbé la cire, puis frottez-le de nouveau avec un morceau d'étoffe.

Autre moyen : remplacez la cire par du saindoux frais.

# LA CLOCHE DU PÈRE TRINQUET.

[Suite.]  
VI  
DU MAL EN PIS.

Le père Trinquet, aurait pu se raccommo-  
der avec les grands et les petits, avec tout le monde, s'il avait  
voulu démordre un peu de l'attitude qu'il avait prise.  
Mais non, il était de ceux qui, lorsqu'une fois ils ont  
pris la mouche, se font un point d'honneur de ne la  
plus quitter. Il ne s'apercevait pas qu'il devenait  
ainsi la fable du village. Pour comble, il ne lui  
restait pas d'autre moyen de se consoler des egrati-  
gnures de ses concitoyens que de baguenauder dans  
la campagne et de se remonter un peu avec les flacons.  
Or, le vin était devenu son plus funeste ami; car il  
lui jouait continuellement des tours pendables.

A peine le silence commençait-il à se faire autour  
de son aventure de Castellamare, qu'il lui en arriva  
une autre des plus soignées. Sans aller par quatre  
chemins, racontons-la tout de suite.

Comme on célébrait la fête dans un pays voisin, il  
s'y rendit avec une bande de joyeux compagnons et  
en deux heures de temps son affaire fut faite, c'est-à-  
dire qu'il avait pompé du vin de manière à être plein  
comme une outre. Jusque là rien de merveilleux;  
car depuis sa rupture avec le vieux curé et ses com-  
patriotes, il semblait avoir marqué sur son almanach  
les jours de ribotte et il n'y manquait jamais.

Mais, voici l'extraordinaire. C'est qu'à peine en  
route pour regagner ses pénates, après avoir dessiné  
sur le chemin toutes les arabesques et les zig-zags  
les plus désordonnés, il se sentit dominé par l'ennemi  
qu'il avait introduit dans ses entrailles.

Incapable de résister au sommeil qui l'accablait, il

se jeta au pied d'un arbre non loin d'Orange, et il ne tarda pas à ronfler.

Le père Trinquet avait cela de particulier que les vapeurs bachiques ne le rendaient ni méchant, ni colère, ni maniaque, ni grossier dans les paroles, et, sauf quelque b... articulé à la marseillaise, il n'y avait pas de danger qu'il lâchât aucun blasphème et de ces affreuses imprécations qui font frémir les rochers. Le bon père Trinquet n'avait qu'un défaut, un seul, celui de trop justifier son nom. Comme ces grands cœurs qui ne comptent pas avec leurs amis, il ne comptait pas avec les verres. A la première ébullition qui arrivait au cerveau, il voyait des étoiles en plein midi, un rayonnement de joie s'épanouissait sur son visage et dans ses discours. Insensiblement sa pensée devenait nuageuse, opaque, massive, inerte. Sa langue épaissie ne pouvait se mouvoir qu'à grand peine; il bégayait, anonait, grommelait, jusqu'à ce que ses paupières humides se collassent l'une à l'autre. Alors laissant tomber sa tête, il passait invariablement des bras de Bacchus dans les bras de Morphée. Or le dieu couronné de pampres le pressait si fort dans ses chaudes étreintes, qu'il le rendait insensible et lourd comme un sac de blé; on aurait pu faire de lui du pâté et des chevilles sans qu'il s'en aperçut.

Cette ivresse de plomb a de grands avantages; celui, entr'autres de ne pas troubler la paix publique et de ne pas contraindre les gendarmes à dégainer; mais elle a ses inconvénients aussi: témoin ce qui arriva au père Trinquet, endormi, juste comme le Tutyre de Virgile, à l'ombre d'un vieux hêtre.

La nouvelle en arriva; on ne sait comment, aux gamins qui travaillaient aux transports des matériaux du clocher, et immédiatement, ils décidèrent d'aller ensemble rendre visite au héros et s'amuser un instant. Les plus impertinents ne se contentèrent pas de contempler prosterné à leurs pieds cet homme, cause première de leurs fatigues et de leurs ennemis de

chaque jour, et ils cherchèrent à se venger à leur façon.

Les aventures passées avaient déjà rendu le père Trinquet plus ou moins ridicule; ils mirent cette fois de côté toute sorte de respect. Ils lui hurlaient à l'oreille: Père Trinquet! Ohé père Trinquet, il est grand jour... réveillez-vous, père Trinquet. Et lui de grogner un peu, et puis de repiquer son sommeil de plus belle.

Les brigandeaux devenus plus hardis le saisirent par les pieds et les mains et le traînèrent pour l'appuyer contre le tronc de l'arbre, et là se mirent à lui chanter la chanson des nourrices, dodo, l'enfant do. Leur imagination créait incessamment quelque nouvelle malice: En voici un, qui fait un chapelet de pommes pourries en les enfilant dans un jonc et le lui passe autour du cou; en voilà un autre qui lui pose sur la tête une couronne de pampres avec deux cornes bien dessinées. C'était un assaut d'espiègleries proportionnées à l'insensibilité du patient.

Quelques-uns proposèrent de lui tirer les culottes et de les suspendre aux branches de l'arbre. Cette notion n'eut pas l'approbation des plus sensés; c'est pourquoi ils se contentèrent de lui ôter la veste et d'introduire ses jambes dans les manches. L'opération était finie, lorsque le plus scélérat de la troupe se mit à crier: A moi! à moi! laissez-moi faire!

C'était un gavroche ratatiné, boiteux et contrefait, portant entre les yeux et la bouche une sorte de trognon comme une grimace de nez. Ce petit singe endiable cueille sur la haie voisine une grappe de mûres; et, après en avoir exprimé le jus dans ses mains, il se met à peinturlurer les joues, les yeux, le nez, le menton du père Trinquet; il en fit une masse grotesque, propre à mettre en fuite des ours. Alors, au commandement du gavroche, toute la bande exécute un rondeau, agitant les tambourins et les castagnettes et poussant des cris à réveiller un mort; mais le père Trinquet aviné était plus sourd qu'un mort.

Dieu sait quand aurait fini la comédie, si l'on n'avait aperçu au loin la jardinière du père Trinquet avec sa femme et son domestique dessus.

La pauvre femme s'arracha les cheveux en voyant l'état de son mari et en songeant à la honte qui en rejallirait sur lui et sur elle. Ah ! si elle avait pu accrocher quelqu'un de ces friponneaux, comme elle leur aurait frotté les oreilles. En vérité, ils étaient allés trop loin. Mais en un clin d'œil ils s'éparpillèrent dans les prés, dans les champs, sautant les haies et les barrières comme une troupe de biches à la vue du chasseur.

La malheureuse Carmèle n'eut donc rien de mieux à faire qu'à ramasser son paquet de mari et à le jeter sur la charette comme un cadavre dont il avait la lourdeur et l'insensibilité. Elle le couvrit de fougères, étendit son tablier par dessus, et retourna à la maison, en traduisant sa mauvaise humeur par des coups de bâton sur le dos de l'âne qui traînait l'équipage.

(A continuer.)

## CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement qui n'est que D'UN ECU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur à St. Jean Chrysostôme.

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard, marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du Séminaire de cette localité, nous rendra les mêmes services.

Imprimé par LEGER BROUSSEAU, Québec.